

maigre encore.... ça peut se dire !

— Pour l'amour du ciel, du bon Dieu et de tous les saints du paradis, monsieur Henri, cessons cette conversation ; voilà que nous entrons dans l'aile incendiée, pas de mauvaises plaisanteries ici, je vous en prie.... Prenez garde aux marches de cet escalier... bien... tenez-vous à la rampe.... Vous me suivez.... n'est-ce pas.... Mon Dieu que tout cela est délabré ; il faut que nous traversions les appartemens supérieurs, voyez-vous, autrement il aurait fallu prendre par les passages voutés, et... mal pour mal, je préfère encore les appartemens.

— Quel ravage le feu a fait, — dit Henri regardant les murs noirs dépouillés de leur tenture et les croisées sans vitres ni chassiss.

— C'est ici la chambre où jouaient les fils de monsieur le marquis.

— Ceux qui sont morts dans l'incendie ? — demanda Louis.

— Ici était leur chambre à coucher, — dit François sans répondre autrement

à la question de Louis ; — et cette pièce à côté, dont il reste encore les deux batans de porte, c'était le cabinet de monsieur le marquis.

— Chut ! — dit Louis, j'entends du bruit.

— Quelques chouettes dont nous troubons le sommeil, — dit Henri.

— Qu'est-ce que vous regardez donc à travers la serrure, monsieur Henri, — dit François, — poussez la porte.

— Il y a de la lumière, — dit Henri.

— Pas possible, — dit François tout en tremblant.

Henri poussa la porte, un cri partit du fond de cette pièce, et une ombre dont on n'eut le temps de saisir aucune forme s'élança et disparut par une ouverture que le feu avait pratiquée à la boiserie.

— Je l'ai vu ! — dit François.

Et il tomba tout de son long évanoui sur le parquet !

EUGÉNIE FOA.

(La suite au prochain numéro.)

JACQUES I^{ER} ET JACQUES II.

SUITE DE L'HISTOIRE

DE

M^{LLE} GARIBOLDI.

Comment Jacques, n'ayant pu digérer l'épingle du papillon, fut atteint d'une perforation de la péritonite.

« Les malheurs vont par troupe, » dit un proverbe russe qui mérite de devenir français tant il est juste : quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Tom, que Jacques I^{er} donna des signes d'indisposition auxquels il n'y avait point à se tromper, et qui alarmèrent toute la colonie, à l'exception de Gazelle qui, retirée dans sa carapace les trois quarts de la journée, paraissait fort insouciant

à tout ce qui ne la touchait pas personnellement, et qui d'ailleurs, nous le savons, n'était pas des plus intimes amies de Jacques.

Les premiers symptômes de la maladie furent une somnolence continue, accompagnée de lourdeurs de tête ; en deux jours, l'appétit disparut entièrement et fit place à une soif qui devint de plus en plus ardente : vers le troisième jour, les

coliques légères qu'il avait éprouvées jusque-là prirent une intensité si grande et amenèrent une douleur tellement permanente, qu'Alexandre Decamps monta en cabriolet et alla chercher le docteur Thierry. Celui-ci reconnut à l'instant même la gravité de la maladie, sans cependant pouvoir la caractériser positivement, flottant qu'il était entre une invagination d'entrailles, une paralysie d'intestins, ou une inflammation de la péritonite. En tout cas, il pratiqua une saignée de deux palettes de sang, promit de revenir le même soir en pratiquer une seconde, et ordonna dans l'intervalle qui devait s'écouler entre elles l'application de trente sangsues sur la région abdominale; de plus, Jacques devait être mis aux boissons délayantes et à tout ce que le traitement antiphlogistique peut offrir de plus énergique. Jacques se prêta à tout avec une complaisance indiquant qu'il comprenait lui-même la gravité de la maladie.

Le soir, lorsque le docteur revint, il trouva que la maladie, loin de céder au traitement, avait fait de nouveaux progrès; il y avait augmentation de soif, inappétence complète, ballonnement du ventre et rougeur de la langue; le pouls était petit, serré, concentré et fréquent, et les yeux enfoncés dans leur orbite dénotaient la souffrance que le pauvre Jacques éprouvait. Thierry pratiqua une seconde saignée de deux autres palettes, à laquelle Jacques se prêta avec résignation, car le matin, après pareille opération, il s'était senti momentanément soulagé: le docteur ordonna de continuer les boissons délayantes pendant toute la nuit: on envoya chercher une garde pour les lui administrer d'heure en heure: bientôt vint une petite vieille qui avait l'air de la femelle de Jacques, et qui demanda, en voyant le malade, une augmentation au salaire qu'on lui donnait ordinairement, sous le vain prétexte qu'elle était habituée à soigner les hommes et non pas les singes, et que comme elle dérogeait, il fallait l'indemniser de sa complaisance: cela s'arrangea comme avec tout ce qui déroge, en payant le double.

La nuit fut mauvaise: Jacques empêcha la vieille de dormir, et la vieille battit Jacques; le bruit de la lutte parvint jusqu'à Alexandre qui se leva et entra dans la chambre du malade. Jacques, exaspéré de la conduite déloyale de la

vieille à son égard, avait rappelé toutes ses forces, et au moment où elle se baignait vers lui pour le frapper, il lui avait arraché son bonnet et le mettait en morceaux. Alexandre arrivait à temps pour mettre les holà; la vieille exposa ses raisons, Jacques mima les siennes; Alexandre comprit que les torts étaient du côté de la vieille; elle voulut se défendre, mais la bouteille presque pleine, quoique la nuit fut aux deux tiers écoulée, emporta sa condamnation. La vieille fut payée et renvoyée malgré l'heure indue, et Alexandre, à la grande joie de Jacques, continua auprès du lit la veille commencée par la sorcière infâme qu'il venait de renvoyer. Alors, à l'énergie qu'avait un instant déployée le malade, succéda une prostration complète. Jacques retomba comme expirant. Alexandre crut que le moment fatal était arrivé, mais en se penchant vers Jacques, il vit que c'était de l'accablement et non de l'agonie.

Vers les neuf heures du matin, Jacques tressaillit et se souleva sur sa couche, donnant quelques signes de joie; aussitôt on entendit des pas, et la sonnette fut agitée; à l'instant Jacques tenta de se lever, mais il retomba sans forces; aussitôt la porte s'ouvrit et Fau parut. Il venait d'être prévenu à l'instant même par le docteur Thierry de la maladie de Jacques, et il venait faire une visite à son élève.

Ce fut un moment d'émotion pour Jacques, pendant lequel il parut oublier ses douleurs: mais bientôt la force morale céda aux accidens physiques; des nausées affreuses se déclarèrent, qui furent au bout d'une demi-heure suivies de vomissemens. Le docteur arriva sur ces entrefaites: il trouva le malade couché sur le dos, ayant la langue blanchâtre, sèche et couverte d'un enduit muqueux. La respiration était fréquente et saccadée; la scène entre Jacques et la vieille avait fait faire des progrès effrayans à la maladie: Thierry écrivit aussitôt à un de ses confrères, le docteur Blasy et fit porter la lettre par un rapin de Decamps. Une consultation était devenue nécessaire: Thierry ne répondait pas du malade.

Vers le midi, le docteur Blasy arriva; Thierry l'introduisit près du malade, lui détailla les accidens, et lui exposa ses ordonnances. Le docteur Blasy reconnut

la sagesse et l'aptitude du traitement : puis, ayant examiné à son tour le malheureux Jacques, son avis, comme celui de Thierry, fut qu'il était atteint d'une paralysie d'intestins occasionnée par la quantité de blanc de plomb et de bleu de Prusse que Jacques avait dévorée.

Le malade était si faible, que l'on n'osa point pratiquer une nouvelle saignée, et que les hommes de la science s'en remirent aux ressources de la nature. La journée se passa ainsi, accidentée à tous momens par des crises ; le soir, Thierry revint et n'eut besoin que de jeter un seul coup d'œil sur Jacques pour s'apercevoir que la maladie avait encore fait de nouveaux progrès. Il secoua tristement la tête, ne prescrivit rien de nouveau, et dit que si le malade manifestait quelque caprice, on pouvait lui donner tout ce qu'il demanderait : même chose arrive pour les condamnés la veille du jour où on les mène à la guillotine : cette déclaration de Thierry jeta tout le monde dans la consternation.

Le soir, Fau arriva déclarant que personne autre que lui ne veillerait Jacques. En conséquence de la décision du docteur, il avait bourré ses poches de dragées, de pralines et d'amandes fraîches ; ne pouvant sauver Jacques il voulait adoucir au moins ses derniers momens.

Jacques le reçut avec une dernière expression de joie : lorsqu'il le vit s'établir à la place où s'était assise la vieille, il comprit le dévouement de son maître, et l'en remercia par un petit grognement amical. Fau commença à lui donner un verre de la potion commandée par Thierry ; Jacques, visiblement pour ne pas contrarier Fau, fit des efforts inouïs pour l'avaler : mais presque aussitôt il la rendit avec des efforts si violens que Fau crut qu'il allait lui passer entre les bras ; cependant au bout de quelques minutes, les contractions de l'estomac cessèrent, et Jacques, quoique tremblottant encore de tous ses membres, tant la crise avait été forte, retrouva un instant non pas de repos, mais d'accablement.

Vers les deux heures du matin, les premiers accidens cérébraux se manifestèrent ; ne sachant que donner à Jacques pour le calmer, on lui présenta des pralines et des amandes : le malade reconnut aussitôt ces objets qui tenaient un rang des plus distingués parmi ses souvenirs gastronomiques. Huit jours aupa-

rant, il se serait fait fouetter et pendre pour des pralines et des amandes. Mais la maladie est une dure correction. Elle avait laissé à Jacques le désir et lui avait enlevé la possibilité : Jacques choisit tristement les pralines qui contenaient des amandes et qui avaient le sucre de plus, et ne pouvant avaler, il les fourra dans les poches que la nature lui avait octroyées de chaque côté de la mâchoire : de sorte qu'au bout d'un instant, ses joues s'abaissèrent sur sa poitrine, comme faisaient les favoris de Charlet avant qu'il ne les eût coupés.

Cependant, quoique Jacques ne pût à son grand regret avaler les pralines, il éprouva un certain plaisir dans l'opération intermédiaire qu'il venait d'accomplir : humecté par la salive, le sucre qui enveloppait les amandes fondait doucement, ce qui n'était pas sans douceur pour le moribond ; et, à mesure que le sucre fondait, le volume des provisions diminuait et laissa bientôt place dans les poches pour introduire de nouvelles pralines. Jacques étendit la main, Fau comprit Jacques, lui présenta une pleine poignée de dragées parmi lesquelles le malade choisit celles qu'il trouvait le plus à sa convenance, et les poches reprirent une rotondité tout-à-fait respectable ; quant à Fau, il reprit quelque espoir à ce désir, car ayant vu les poches diminuer, il avait attribué à la mastication le phénomène de la fusion, et en avait auguré un mieux sensible dans l'état du malade, qui mangeait maintenant et qui tout à l'heure ne pouvait pas même boire.

Malheureusement Fau se trompa : vers les sept heures du matin les accidens cérébraux devinrent effrayans ; c'est ce qu'avait prévu Thierry, car lorsqu'il entra, il ne s'informa point comment allait Jacques, mais il demanda si Jacques était mort. Sur la réponse négative, il parut fort étonné, et entra dans la chambre où étaient déjà réunis Fau, Jadin, Alexandre et Eugène Decamps : le malade était à l'agonie. Alors ne pouvant plus rien pour le sauver, et voyant que dans deux heures il aurait cessé d'exister, il envoya le domestique chez Tony Jhannot avec injonction de ramener Jacques II, afin que Jacques I^{er} mourût au moins entre les bras d'un individu de son espèce, pût au moins lui communiquer ses suprêmes volontés et ses derniers desirs.

Le spectacle était déchirant, tout le monde aimait Jacques qui, à part les défauts inhérens à son espèce, était ce qu'on appelle entre garçons un bon vivant : il n'y avait que Gazelle qui, comme pour insulter au moribond, était passée de l'atelier dans la chambre traînant une carotte qu'elle se mit à manger sous une table avec une impassibilité qui indiquait un fort bon estomac, mais un fort mauvais cœur : Jacques la regarda plusieurs fois de côté avec une expression qui peut-être eût fait peu d'honneur à un chrétien, mais qui était tout-à-fait excusable chez un singe. Sur ces entrefaites le domestique rentra, il apportait Jacques II.

Jacques II n'était aucunement prévenu du spectacle qui l'attendait ; de sorte que son premier mouvement fut tout à la crainte. Cette couche mortuaire sur laquelle était étendu un de ses semblables, ces animaux d'une autre espèce que la sienne qui entouraient le moribond, et dans lesquels il reconnut des hommes, c'est-à-dire une race habituée à persécuter la sienne, tout cela l'impressionna de telle façon qu'il se mit à trembler de tous ses membres. Mais aussitôt Fau alla vers lui, une praline à la main ; Jacques II prit le bonbon, le tourna et le retourna pour voir s'il n'y avait pas de surprise, le goûta du bout des dents, puis convaincu par le témoignage de ses sens qu'on ne lui voulait aucun mal, revint peu à peu de son effroi. Alors le domestique le déposa près de la couche de son compatriote qui, faisant un dernier effort, se retourna de son côté, la mort déjà empreinte sur le visage. Jacques II comprit alors ou du moins parut comprendre la mission qu'il était appelé à remplir ; il s'approcha du moribond que les poches de ses bajoues pleines d'amandes rendaient méconnaissable, puis enfin lui prenant la patte et le plaignant doucement, il parut l'inviter à lui confier ses dernières pensées. Alors le malade fit un effort visible pour rappeler toute son énergie, parvint à se mettre sur son séant, puis marmotant dans sa langue maternelle quelques paroles à l'oreille de son ami, il lui montra Gazelle toujours impassible, avec un geste pareil à celui que faisait, dans le beau drame d'Alfred de Vigny, la maréchale d'Ancre montrant à son fils, au moment de mourir, Albert de Luynes, le meurtrier de son

père. Jacques II fit un signe de tête, indiquant qu'il avait compris, et Jacques I^{er} retomba sans mouvement.

Dix minutes après, il porta les deux mains à sa tête, regarda encore une fois ceux qui l'entouraient, comme pour leur adresser un dernier adieu, se souleva par un effort suprême, jeta un cri et retomba entre les bras de Jacques II.

Jacques I^{er} était mort.

Il y eut parmi les assistans un instant de stupeur profonde que parut d'abord partager Jacques II. Les yeux fixés il regardait son ami qui venait de trépasser, immobile comme le cadavre lui-même ; puis, lorsque après cinq minutes d'examen il se fut bien assuré qu'il ne restait plus l'ombre d'existence dans le corps qu'il avait sous les yeux, il porta les deux mains à la bouche du mort, la lui ouvrit, en tirant les mâchoires en sens inverse, introduisit sa main dans les bajoues, en tira les amandes des pralines, et les fourra immédiatement dans les siennes : ce que l'on avait pris pour le dévouement d'un ami, n'était rien autre chose que la cupidité d'un héritier !...

Fau arracha le cadavre de Jacques I^{er} des bras de son indigne exécuteur testamentaire, et le remit à Thierry et à Jadin qui le réclamaient, le premier au nom de la science, le second au nom de l'art : Thierry voulait ouvrir le corps pour voir de quelle maladie il était mort, Jadin voulait mouler la tête afin de conserver son masque et d'en enrichir la collection des masques célèbres : la priorité fut accordée à Jadin, afin qu'il accomplît son opération avant que la mort eût altéré les traits de son visage, puis il fut convenu qu'il le remettrait à Thierry qui procéderait à l'autopsie. Comme l'opération du moulage donnait une bonne heure à Thierry, il en profita pour aller chercher Blasy, avec lequel il devait se rendre chez Fontaine (1) où le corps allait être transporté, et serait remis à la disposition des deux docteurs. Ces dispositions prises, Jadin, Fau, Alexandre et Eugène Decamps montèrent aussitôt en fiacre pour se rendre chez Fontaine, emportant Jacques I^{er} avec eux et laissant Jacques II et Gazelle maîtres absolus de la maison.

L'opération faite avec le plus grand

(1) Célèbre mouleur du faubourg Saint-Germain.



soin réussit à merveille, et l'empreinte fut prise avec une justesse qui donna au moins la consolation aux amis de Jacques de garder sa ressemblance (1). Ils venaient de remplir cette triste et dernière fonction lorsque les deux docteurs entrèrent : l'art avait fait son œuvre, la science demandait à commencer la sienne : Jadin seul eut le courage de rester à cette seconde opération ; Fau, Alexandre et Eugène Decamps se retirèrent, ne pouvant prendre sur eux d'assister à ce triste spectacle.

Autopsie faite, on trouva le péritoine fortement enflammé, présentant çà et là de légères taches blanches, puis épanchement d'un liquide séroso-sanguinolent : tout cela était l'effet et non la cause. Les deux docteurs poursuivirent donc leur investigation : enfin vers le milieu à peu près de l'intestin grêle, ils découvrirent une légère ulcération livrant passage à la pointe d'une épingle, dont la tête était restée cachée dans l'intestin : ils se rap-

pellèrent alors la fatale circonstance du papillon, et tout leur fut expliqué. La mort était donc inévitable, et les deux docteurs eurent la consolation de voir que, bien qu'ils eussent commis une légère erreur sur la cause de la maladie, celle de Jacques était mortelle, et que toutes les ressources de l'art ne pouvaient le sauver de l'accident causé par sa gourmandise.

Nous nous sommes appesantis sur ces détails afin que nos jeunes lecteurs et surtout nos jeunes lectrices apprennent le danger qu'il y a de mettre des épingles dans leurs bouches, en déshabillant les polichinelles ou en habillant les poupées.

Quant à Fau, à Alexandre et à Eugène Decamps ils remontaient fort tristes l'escalier du n° 109, lorsqu'arrivés au second étage, ils commencèrent à sentir une odeur de friture singulière ; à mesure qu'ils montaient, l'odeur devenait plus forte, et parvenus au palier de leur appartement, ils s'aperçurent que cette exhalaison venait de chez eux : ils ouvrirent la porte avec empressement, car, n'ayant pas laissé la cuisinière au logis, ils ne

(1) On peut, sur un bon de M. Jadin, se procurer le masque de Jacques I^{er} pour le prix du moulage. M. Jadin demeure rue de Laroche-foucault, 5 bis.

pouvaient se rendre compte de ces préparatifs culinaires, l'odeur venait de l'atelier.

Ils y entrèrent vivement, on entendait frirer quelque chose dans la poêle et une grande fumée en sortait ; Alexandre en ouvrit vivement la porte et trouva sur

la tôle rougie Gazelle retournée sur le dos, et cuisant à l'étouffée dans sa carapace.

La vengeance de Jacques I^{er} avait été accomplie par Jacques II.

On lui pardonna en faveur de l'intention, et on le renvoya chez son maître.

Comment Tony Johannot, n'ayant pas assez de bois, se procura une chatte, et comment cette chatte étant morte, Jacques II eut la queue gelée.

Quelque temps après les événemens que nous venons de raconter, l'hiver était survenu, et chacun avait fait, selon sa fortune ou ses prévisions, des arrangements pour le passer le plus confortablement possible ; cependant, comme Mathieu Lænsberg annonçait pour l'année un hiver peu rigoureux, beaucoup de personnes avaient assez médiocrement garni leur bûcher, et du nombre de ces personnes était Tony Johannot, soit qu'il eût confiance dans les prédictions de Mathieu Lænsberg, soit par toute autre raison que nous avons été assez discrets pour ne pas approfondir ; il résulta de cette négligence, que le 15 janvier le spirituel illustrateur du roi de Bohême et de ses sept châteaux, allant chercher lui-même une bûche pour mettre dans son poêle, s'aperçut que s'il continuait à faire du feu à la fois dans son atelier et dans sa chambre à coucher, il n'avait plus de combustible que pour une quinzaine de jours à peine. Or, depuis une semaine on patinait sur le canal, la rivière charriait comme au temps de Julien l'apostat, et M. Arago, mal d'accord avec le chanoine de Saint-Barthélemy, annonçait du haut de l'Observatoire que le froid, qui était déjà arrivé à quinze degrés, continuerait de monter aussi jusqu'à 25 ; c'était, à six degrés près, le froid qu'il fit pendant la retraite de Moscou. Or, comme le passé servait d'exemple à l'avenir, tout le monde commençait à croire que c'était M. Arago qui avait raison, et qu'une fois par hasard Mathieu Lænsberg avait bien pu se tromper.

Tony sortit du bûcher très préoccupé de la certitude douloureuse qu'il venait d'acquérir : c'était à choisir de geler le jour ou de geler la nuit ; cependant, après avoir profondément réfléchi, tout en bêrotant un tableau de l'amiral de

Coligny pendu à Monfaucon, il crut avoir trouvé un moyen d'arranger la chose, c'était de transporter son lit de sa chambre dans son atelier. Quant à Jacques II, une peau d'ours pliée en quatre ferait l'affaire. En effet, le même soir le double déménagement fut accompli ; et Tony s'endormit caressé par une douce chaleur, et se félicitant d'avoir reçu du ciel un imagination aussi fertile en ressources.

Le lendemain en se réveillant, il chercha un instant où il était, puis reconnaissant son atelier, ses yeux, dirigés par la préoccupation paternelle qu'éprouve l'artiste pour son œuvre, se tournèrent vers son chevalet ; Jacques II était assis sur le dossier d'une chaise, juste à la hauteur et à la portée du tableau. Tony crut au premier coup d'œil que l'intelligent animal, à force de voir de la peinture, était décidément devenu connaisseur, et que, comme il paraissait regarder la toile de très près, il admirait le fini de l'exécution. Mais bientôt il s'aperçut qu'il était tombé dans une erreur profonde : Jacques II adorait le blanc de plomb, et comme le tableau de Coligny était à peu près terminé, et que Tony avait fait toutes ses lumières avec cet ingrédient, Jacques passait sa langue partout où il en pouvait trouver ; Tony sauta à bas de son lit, et Jacques en bas de sa chaise, mais il était trop tard, tous les nus exécutés au moyen de cette couleur avaient été léchés jusqu'à la toile, de sorte que le cadavre de l'amiral était déjà avalé ; il y avait encore la potence et la corde, mais il n'y avait plus de pendu. C'était une exécution à refaire.

Tony commença par se mettre dans une atroce colère contre Jacques, puis, réfléchissant qu'à tout prendre c'était sa faute, puisqu'il n'aurait eu qu'à l'at-

tacher, il alla chercher une chaîne et un crampon, scella le crampon dans le mur, y fixa un bout de la chaîne, et ayant ainsi tout préparé pour la nuit suivante, il se remit d'ardeur à son Coligny, qui se trouva à peu près rependu vers les cinq heures du soir. Alors, pensant que c'était bien assez de besogne comme cela pour une journée, il alla faire un tour sur le boulevard, revint dîner à la taverne anglaise, puis s'en alla au spectacle où il resta jusqu'à onze heures et demie.

En rentrant dans son atelier qu'il trouva tiède encore de la chaleur de la journée, Tony vit avec satisfaction que rien n'avait été dérangé en son absence et que Jacques dormait sur son coussin : il se coucha donc à son tour dans une quiétude parfaite et s'endormit bientôt du sommeil du juste.

Vers minuit, il fut réveillé par un bruit de vieilles ferrailles, on eût dit que tous les revenans d'Anne Rattcliff traînaient leurs chaînes dans l'atelier ; Tony croyait peu aux fantômes, et pensant qu'on venait lui voler le reste de son bois, il étendit sa main vers une vieille hallebarde damasquinée, et ornée d'une houppe qui faisait partie d'un trophée pendu au mur. Son erreur fut courte. Au bout d'un instant il reconnut la cause de tout ce vacarme et enjoignit à Jacques de se recoucher. Jacques obéit, et Tony reprit avec l'ardeur d'un homme qui a bien travaillé toute la journée, son sommeil momentanément interrompu. Au bout d'une demi-heure il fut réveillé par des plaintes étouffées.

Comme Tony demeurait dans une rue écartée, il crut qu'on assassinait quelqu'un sous ses fenêtres, sauta à bas de son lit, prit une paire de pistolets et courut ouvrir la croisée ; la nuit était calme, la rue tranquille ; pas un bruit ne troublait la solitude du quartier, si ce n'est le murmure sourd qui veille incessamment, planant au-dessus de Paris, et qui semble la respiration d'un géant endormi : alors il referma sa fenêtre et s'aperçut que les plaintes venaient de la chambre même. Comme il n'y avait que lui et Jacques dans la chambre et que lui n'avait d'autre raison de se plaindre que d'être réveillé, il alla à Jacques ; Jacques ne sachant que faire, s'était amusé à tourner autour du pied de la table sous laquelle il était couché, mais au bout de cinq ou six tours, sa chaîne s'était retré-

cie, Jacques n'en avait tenu compte et avait continué son manège, de sorte qu'il avait fini par se trouver arrêté par le collet, et comme il poussait toujours en avant sans penser à retourner en arrière, il s'étranglait davantage à chaque effort qu'il faisait pour se dégager. De là les plaintes que Tony avait entendues.

Tony, pour punir Jacques de sa stupidité, l'eût volontiers laissé dans la situation où il s'était placé, mais en condamnant Jacques à la strangulation, il se vouait à l'insomnie : il détourna donc la corde autant de fois que Jacques l'avait tournée et Jacques satisfait de se trouver les voies respiratoires dégagées, se recoucha humblement et sans bruit. Tony de son côté en fit autant, espérant que rien ne troublerait son sommeil jusqu'au lendemain matin ; Tony se trompait, Jacques avait été dérangé dans ses habitudes de sommeil et avait empiété sur sa nuit, de sorte que maintenant qu'il avait dormi ses huit heures, c'était le chiffre de Jacques, il ne pouvait plus fermer l'œil ; il en résulta qu'au bout de vingt minutes, Tony sauta une troisième fois de son lit ; seulement, cette fois, ce ne fut ni une hallebarde, ni un pistolet qu'il prit, mais une cravache. Jacques le vit venir, reconnut ses intentions et se blottit sur son coussin : mais il était trop tard. Tony fut impitoyable et Jacques reçut une correction consciencieusement mesurée au délit ; cela le calma pour le reste de la nuit, mais alors ce fut à Tony qu'il fut impossible de se rendormir ; ce que voyant, il se leva bravement, alluma sa lampe et ne pouvant peindre à la lumière, il commença un de ces bois délicieux qui l'ont fait le roi des illustrations.

On comprend que, malgré le bénéfice pécuniaire que Tony trouvait à son insomnie, cela ne pouvait durer dans les mêmes conditions ; aussi, le jour venu, pensa-t-il sérieusement à trouver un moyen qui conciliât les exigences de son sommeil et les intérêts de sa bourse : il était au plus abstrait de ses méditations, lorsqu'il vit entrer dans son atelier une jolie chatte de gouttière, nommée Michette, que Jacques aimait parce qu'elle faisait tout ce qu'il voulait, et qui de son côté aimait Jacques parce que Jacques lui cherchait ses puces. Tony ne se fut pas plus tôt rappelé cette douce intimité, qu'il pensa à en tirer parti. La chatte avec sa fourrure hyvernale pouvait par-

faitement remplacer le poêle. En conséquence, il mit la main sur la chatte qui ignorant les dispositions que l'on venait de prendre à son égard, ne fit aucune tentative pour fuir, l'introduisit dans la niche grillée de Jacques, y poussa Jacques derrière elle, et rentra dans l'atelier afin de regarder par le trou de la serrure comment les choses allaient se passer.

D'abord les deux captifs cherchèrent tous les moyens de sortir de leur prison, employant les moyens qui leur étaient suggérés par leurs différens caractères : Jacques sauta alternativement contre les trois parois de sa niche, et revint secouer les barreaux, puis recommença vingt fois le même manège sans s'apercevoir qu'il était parfaitement inutile : quant à Michette, elle resta où on l'avait mise, regarda autour d'elle sans remuer autre chose que la tête, puis revenant aux barreaux, elle les caressa doucement avec un côté, ensuite avec l'autre, en faisant le gros dos et en pliant sa queue en arc ; puis à la troisième fois, elle essaya, tout en ronronnant de passer la tête entre chaque barreau ; enfin, lorsque la chose lui fut démontrée impossible, elle fit entendre deux ou trois petits miaulemens plaintifs ; mais voyant qu'ils demeuraient sans résultats, elle alla faire son nid dans un coin de la niche, se roula dans le foin, et présenta bientôt l'apparence d'un manchon d'hermine vu par l'une de ses extrémités.

Quant à Jacques, il demeura un quart d'heure à peu près, sautant, cabriolant et grognant ; puis, voyant que toutes ses gambades étaient inutiles, il alla se blottir dans le coin opposé à celui de la chatte : animé par l'exercice qu'il venait de prendre, il y demeura un instant accroupi et conservant un reste d'agitation, puis bientôt le froid le gagnant il se mit à grelotter de tous ses membres. Ce fut alors qu'il avisa son amie chaudement roulée dans sa fourrure, et que son instinct égoïstique lui donna le secret du parti qu'il pouvait tirer de sa co-habitation forcée avec sa nouvelle compagne ; en conséquence, il s'approcha doucement de Michette, se coucha près d'elle, passa un de ses bras sous son corps, introduisit l'autre dans l'ouverture supérieure du manchon naturel qu'elle formait, roula la queue en spirale autour de la queue de sa voisine, qui ramena complaisamment le tout entre ses jambes, et parut

aussitôt parfaitement rassurée sur son avenir. Cette persuasion gagna Tony, qui, satisfait de ce qu'il avait vu, retira son œil de la serrure, sonna sa ménagère et lui ordonna, outre les carottes, les noix et les pommes de terre de Jacques, de préparer tous les jours une pâtée pour Michette.

La ménagère suivit à la lettre cette injonction ; et tout se serait honorablement passé pour l'ordinaire de Michette et de Jacques, si ce dernier par sa gourmandise ne fut venu tout bouleverser. Dès le premier jour, il avait remarqué dans les deux repas qu'on lui servait régulièrement, l'un à neuf heures du matin, l'autre à cinq heures du soir, et qui, grâce à la complaisance de ses voies digestives, durait toute la journée, l'introduction d'un nouveau met. Quant à Michette, elle avait parfaitement reconnu le matin sa pâtée au lait, et le soir sa pâtée à la viande, de sorte qu'elle s'était mise à manger l'une et l'autre, quoique parfaitement satisfaite du service, avec cette délicatesse dédaigneuse que tous les observateurs ont remarquée chez les chattes de bonne maison. D'abord, préoccupé de l'aspect des comestibles, Jacques l'avait regardée faire ; puis, comme Michette, en chatte bien élevée, avait laissé de la pâtée au lait dans son assiette, Jacques était venu derrière elle, l'avait goûtée, et la trouvant excellente, avait achevé le plat. A diner, il avait fait la même expérience, et trouvant la pâtée à la viande également de son goût, il avait, toujours chaudement accolé à Michette, passé la nuit à se demander pourquoi on lui donnait, à lui commensal de la maison, des carottes, des noix et des pommes de terre et autres légumes crus, qui lui agaçaient les dents, tandis qu'on offrait à une étrangère tout ce qu'il y avait de plus velouté et de plus délicat en pâtée. Le résultat de cette veille fut que Jacques trouva la conduite de Tony souverainement injuste et résolut de rétablir les choses dans leur ordre naturel en mangeant la pâtée, et en laissant à Michette les carottes, les noix et les pommes de terre. En conséquence, le lendemain matin, au moment où la femme de charge venait de servir le double déjeuner de Jacques et de Michette, et où Michette s'approchait en ronronnant de sa soucoupe, Jacques la prit sous son bras, la tête tournée du côté opposé à la société

et la maintint dans cette position tout le temps qu'il y resta quelque chose à manger ; puis, la pâtée achevée, et Jacques satisfait de son repas, il lâcha Michette, la laissant libre de déjeuner à son tour avec les légumes ; Michette alla flaire l'une après l'autre, carottes, noix et pommes de terre ; puis, mécontente de l'examen, elle revint en miaulant avec tristesse se coucher près de Jacques, qui, l'estomac confortablement garni, s'occupa immédiatement d'étendre la douce chaleur qu'il ressentait vers la région abdominale, à ses pattes et à sa queue, extrémités beaucoup plus sensibles au froid que tout le reste du corps.

Au diner, la même manœuvre se renouvela ; seulement, cette fois Jacques se félicita davantage encore de son changement de régime, et la pâtée à la viande lui parut aussi supérieure à la pâtée au lait, que la pâtée au lait l'était elle-même aux carottes, aux noix et aux pommes de terre. Grâce à cette nourriture plus confortable et à la fourrure de Michette, Jacques passa une nuit excellente, sans le moins du monde faire attention aux plaintes de la pauvre Michette, qui, l'estomac vide et affamé, miaula piteusement depuis le soir jusqu'au matin, tandis que Jacques ronflait comme un chanoine, et faisait des rêves d'or : cela dura trois jours ainsi à la grande satisfaction de Jacques et au grand détriment de Michette. Enfin, le quatrième jour, lorsqu'on apporta le diner, Michette n'eut plus même la force de faire sa démonstration accoutumée et elle resta couchée dans son coin, de sorte que Jacques plus libre de ses mouvemens depuis qu'il n'était plus obligé de comprimer ceux de Michette, dina mieux qu'il ne l'avait jamais fait, et son diner fini, alla selon son habitude se coucher près de sa chatte, et la sentant plus froide qu'à l'ordinaire, l'enlaça plus étroitement que d'habitude de ses pattes et de sa queue, grognant maussadement de ce que son calorifère se refroidissait.

Le lendemain Michette était morte et Jacques avait la queue gelée (1).

Ce jour là, ce fut Tony qui, inquiet du

(1) Les différentes moralités de notre histoire ressortant d'elles-mêmes, nous ne croyons pas nécessaire de les développer à nos lecteurs autrement que par le récit pur et simple des événemens, car ce serait l'occasion de méditer sur les châtimens que s'attirent toujours l'égoïsme et la gourmandise.

froid croissant de la nuit, alla visiter en se réveillant ses deux prisonniers. Il trouva Jacques victime de son propre égoïsme et enchaîné à un cadavre ; il prit la morte et le vivant à peu près aussi immobiles, aussi froids l'un que l'autre, et les transporta dans son atelier. Il n'y avait pas de redoublement de chaleur capable de réchauffer Michette ; quant à Jacques, comme il n'était qu'engourdi, peu à peu le mouvement lui revint dans tout le corps, excepté vers la région de la queue qui demeura gelée, et qui, ayant été gelée pendant qu'elle était roulée en spirale autour de celle de Michette, conserva la forme d'un tire-bouchon, forme inouïe et inusitée jusqu'à ce jour dans l'espèce simiane, et qui donna dès lors à Jacques la tournure la plus fabuleusement chimérique qui se puisse imaginer.

Trois jours après, il dégela : or le dégel amena un événement que nous ne pouvons passer sous silence, non pas à cause de son importance elle-même, mais à cause des suites désastreuses qu'il eut pour la queue de Jacques, déjà passablement hypothéquée par l'accident que nous venons de raconter.

Tony avait reçu pendant la gelée deux peaux de lions qu'un de ses amis, qui pour le moment chassait dans l'Atlas, lui avait envoyées d'Alger. Or, ces deux peaux de lion, fraîchement écorchées, avaient été saisies par le froid en arrivant en France, ce qui leur avait fait perdre leur odeur, et attendaient déposées dans la chambre de Tony qui comptait les faire tanner un jour ou l'autre, et en orner son atelier. Or, comme le dégel arrivé, toute chose dégela, excepté la queue de Jacques, les peaux en s'amollissant reprirent cette odeur âcre et fauve qui annonce de loin aux animaux épouvantés la présence du lion. Il résulta de cette circonstance que Jacques, qui, vu l'accident qui lui était arrivé, avait obtenu la permission de demeurer dans l'atelier, éventa avec cette subtilité d'odorat particulière à sa race l'odeur terrible qui se répandait peu à peu dans l'appartement et donna des signes d'inquiétude visible, que Tony prit d'abord pour un malaise occasioné par le retranchement de l'un de ses membres les plus essentiels. Cette inquiétude durerait depuis deux jours : depuis deux jours, Jacques, éternellement préoccupé d'une même idée, aspirait tous les courans d'air qui arrivaient jusqu'à lui, sautait

des chaises sur les tables et des tables sur les rayons, mangeait à la hâte et en regardant avec crainte autour de lui, buvait à la hâte et s'étranglait en buvant, enfin menait une vie des plus agitées, lorsque par hasard je vins faire une visite à Tony.

Comme j'étais des bons amis de Jacques, et que je ne me présentais jamais à l'atelier sans lui apporter quelques friandises, dès que Jacques m'aperçut, il accourut à moi pour s'assurer que je ne perdais pas mes bonnes habitudes : or, la première chose qui me frappa en offrant à Jacques un cigarre de la Havane dont il était fort friand, non pas pour le fumer à la manière de nos élégans, mais pour le chiquer tout bonnement à l'imitation des matelots ; la première chose, dis-je, qui me frappa fut cette queue fantastique que je ne lui avais jamais connue. Puis ensuite, ce tremblement nerveux, cette agitation fébrile que je n'avais jamais remarqués en lui. Tony me donna l'explication du premier phénomène, mais il était aussi ignorant que moi sur le second ; il se proposait d'envoyer chercher Thierry pour le consulter à ce sujet ; je le quittais en l'affermissant dans cette bonne intention, lorsqu'en traversant la chambre à coucher je fus frappé de l'odeur sauvagine que l'on y respirait. J'en demandai la cause à Tony qui me montra les deux peaux de lion. Tout me fut expliqué par ce seul geste : il était évident que c'étaient ces peaux de lion qui tourmentaient Jacques. Tony n'en voulait rien croire, et comme il continuait de penser que Jacques était sérieusement indisposé, je lui proposai de tenter une expérience qui lui démontrerait jusqu'à l'évidence que si Jacques était malade, c'était de peur. Cette expérience était des plus simples et des plus faciles à exécuter ; elle consistait purement et simplement à appeler ses deux rapins qui profitaient de notre sortie momentanée pour jouer aux billes, à leur mettre à chacun une peau de lion sur les épaules et à les faire entrer dans l'atelier à quatre pattes et vêtus en hercules Néméens.

Déjà, depuis que la porte de la chambre à coucher était ouverte et que l'odeur des lions pénétrait plus forte et plus directe jusqu'à lui, l'inquiétude de Jacques avait sensiblement augmenté : il s'était élancé sur une échelle double, et

monté sur son dernier échelon tournait la tête de notre côté aspirant l'air et poussant de petits cris d'effroi, indiquant qu'il sentait le péril s'approcher et qu'il devinait de quel côté il devait venir. En effet, au bout d'un instant, un des rapins suffisamment caparaçonné se mit à quatre pattes et marcha vers l'atelier, immédiatement suivi de son camarade ; l'agitation de Jacques fut à son comble. Enfin il vit apparaître à la porte la tête du premier lion, et cette agitation devint de la terreur ; mais une terreur insensée, sans calculs, sans espérances ; cette terreur de l'oiseau qui se débat sous le regard du serpent ; cette terreur qui brise les forces physiques, paralyse les facultés morales ; cette terreur du vertige, qui fait qu'aux yeux effrayés le ciel tourne et la terre vacille, et que toutes les forces s'anéantissant à la fois : on tombe haletant comme dans un songe, sans jeter un seul cri ; voilà ce qu'avait produit le seul aspect des lions. Ils firent un pas vers Jacques, Jacques tomba de son échelle. Nous courûmes à lui, il était évanoui : nous le relevâmes ; il n'avait plus de queue ; la gelée l'avait rendue fragile comme du verre, de sorte que dans sa chute elle s'était brisée.

Nous ne voulions pas pousser la plaisanterie aussi loin ; aussi renvoyâmes-nous les peaux de lion au grenier, et cinq minutes après, les rapins rentrèrent sous leur figure naturelle. Quant à Jacques, au bout d'un instant il rouvrit tristement les yeux, poussant de petites plaintes ; et, reconnaissant Tony, il lui jeta les bras autour du cou et cacha sa tête dans sa poitrine. Pendant ce temps, je préparai un verre de vin de Bordeaux pour rendre à Jacques le courage qu'il avait perdu ; mais Jacques n'avait le cœur ni à boire ni à manger : au moindre bruit, il frémissait de tout ses membres, et cependant petit à petit et tout en humant l'air, il s'apercevait que le danger s'était éloigné : en ce moment, la porte se rouvrit, et Jacques ne fit qu'un bond des bras de Tony sur l'échelle double : mais au lieu des monstres qu'il attendait par cette porte, Jacques vit paraître sa vieille amie la cuisinière ; cette vue lui rendit un peu de sécurité ; je profitai de ce moment pour lui mettre sous le nez une soucoupe pleine de vin de Bordeaux ; il la regarda un instant avec défiance, reporta les yeux sur moi pour s'assurer

que c'était bien un ami qui lui présentait le breuvage tonique, y trempa languissamment la langue, la ramena dans sa bouche comme pour me faire plaisir, mais s'étant aperçu avec la finesse de dégustation qui le caractérisait que le liquide inconnu avait un arôme des plus estimables, il y revint de lui-même ; à la troisième ou quatrième lappée, ses yeux se ranimèrent, il fit entendre de petits grognemens de plaisir qui indiquaient son retour vers des sensations plus joyeuses ; enfin la soucoupe vide, il se redressa avec ses pieds de derrière, regarda autour de lui pour voir où était la bouteille, l'aperçut sur une table, s'élança près d'elle avec une légèreté qui prouvait que ses muscles commençaient à reprendre leur élasticité première, et se dressant devant la bouteille qu'il prit comme un joueur de clarinette prend son instrument, il introduisit sa langue dans le goulot ; malheureusement elle se trouva de quelques pouces trop courte pour lui rendre le service qu'il attendait d'elle ; alors Tony eut pitié de Jacques et lui versa une seconde soucoupe de vin.

Cette fois, Jacques ne se fit pas prier ; il y porta au contraire si vivement les lèvres, qu'il en avala d'abord autant par le nez que par la bouche, et qu'il fut obligé de s'arrêter pour éternuer. Mais cette interruption fut rapide comme la pensée, Jacques se remit immédiatement à l'œuvre, et, au bout d'un instant, la soucoupe était nette comme si on l'eût essuyée avec une serviette ; Jacques en échange commençait à être singulièrement aviné ; toute trace de frayeur avait disparu pour faire place à un air crâne et vainqueur : il regarda de nouveau la bouteille que Tony avait changée de place et qui se trouvait sur un autre meuble, voulut faire quelques pas debout pour aller à elle ; mais, presque aussitôt sentant qu'il y avait plus de sécurité pour lui en doublant ses points d'appui, il se remit à quatre pattes et s'achemina avec la fixité de l'ivresse naissante vers le but qu'il se proposait ; il avait parcouru déjà les deux tiers à peu près de l'espace qui séparait son point de départ de la bouteille, lorsque sur la route il rencontra sa queue.

Ce spectacle le tira momentanément de sa préoccupation. Il s'arrêta devant elle pour la regarder, agitait le bout de fouet qui lui restait ; après quelques secondes d'immobilité, il en fit le tour pour

l'examiner plus en détail, puis l'examen fini, il la ramassa négligemment, la tourna et retourna entre ses mains comme une chose qui lui inspirait une assez médiocre curiosité, la flaira une dernière fois, y goûta du bout des dents, et la trouvant d'un goût assez insipide, il la laissa tomber avec un profond dédain et reprit sa route vers la bouteille.

C'est le plus beau trait d'ivrognerie que j'ai vu faire de ma vie, et je le livre à l'admiration des amateurs.

Jamais depuis, Jacques ne reparla de sa queue ; mais il ne se passa point un jour qu'il ne demandât sa bouteille. De sorte qu'aujourd'hui, non seulement ce dernier héros de notre histoire est affaibli par l'âge, mais encore par l'usage immodéré du vin.

ALEXANDRE DUMAS.

Au moment où nous mettons sous presse, nous lisons dans *la Gazette Médicale* :

« Jusqu'à présent, on n'avait constaté le fait de combustion instantanée que sur les hommes ; un cas pareil vient pour la première fois d'être signalé par le docteur Thierry sur un animal appartenant à l'espèce simiane : depuis cinq ou six ans, cet individu, par suite de la perte douloureuse qu'il avait faite de l'un de ses amis, avait pris l'habitude de se livrer à une intempérance journalière, à l'endroit du vin et des liqueurs fortes ; le jour même de l'accident, il avait bu trois petits verres de rhum et s'était retiré selon son habitude dans un coin de l'appartement, lorsque tout-à-coup on entendit de son côté un pétitement pareil à celui que produisent des étincelles qui s'échappent d'un foyer. La ménagère qui faisait sa chambre se retourna vivement du côté d'où venait le bruit, et vit l'animal enveloppé d'une flamme bleuâtre pareille à celle de l'esprit de vin, sans que cependant il fit le moindre mouvement pour échapper à l'incendie : la stupéfaction dans laquelle la plongea ce spectacle, lui ôta la force d'aller à son secours, et ce ne fut que lorsque le feu fut éteint, qu'elle osa s'approcher de l'endroit où il avait apparu : mais alors il était trop tard, l'animal était complètement mort.

Le singe sur lequel s'est accompli cet étrange phénomène, appartenait à notre célèbre peintre, M. Tony Johannot. »

(Note de l'Éditeur.)

Fin de l'histoire de Jacques I^{er}, de Jacques II, et de Mile Camargo.



Journal

Des

Enfans



7

